

le délit

McGill DAILY le délit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill



L'ÉTRANGE
RESTE
DE
MARBRE

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Mahaut Engérant

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Léandre Barôme
Lisa Marrache
Sébastien Oudin-Filipecki

Culture

articlesculture@delitfrancais.com
Lara Benattar
Sara Fossat

Société

societe@delitfrancais.com
Hortense Chauvin

Innovations

innovations@delitfrancais.com
Louisane Raisonnier

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Hannah Raffin

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Capucine Lorber

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Grégoire Collet

Coordonnatrices de la correction

correction@delitfrancais.com
Éléonore Berne
Thais Romain

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Dior Sow

Événements

evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

Clémence Auzias, Benjamin Barton, Paul Bent, Luce Engérant, Prune Engérant, Samuel Ferrer, Sarah Herlaut, Margot Hutton, Bertrand Saucier, Nicolas Marbeau, Abel Mohamedi, Fernanda Mucino, Matt Wolf

Couverture

Alexis Fiocco, Capucine Lorber

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard & Geneviève Robert

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Inori Roy

Conseil d'administration de la Société des Publications du Daily

Yves Boju, Marc Cataford (Chair), Marina Cupido, Mahaut Engérant, Ikram Mecheri, Taylor Mitchell, Hannah Raffin, Inori Roy, Boris Shedov, Rahma Wiryomartono, Xavier Richer Vis

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Journalistes en formation

MAHAUT ENGÉRANT

Le Délit

La semaine dernière, un événement fit son apparition sur Facebook, ce réseau social si cher à la communauté étudiante mcgilloise.

Cet événement, organisé par une des associations politiques étudiantes mcgilloise, rappelait l'existence des frais ancillaires (*opt-out fees*, en anglais, *ndlr*) : il appelait les étudiants à arrêter de payer les cotisations de plusieurs groupes et organisations étudiantes dont les actes et les mandats ne plaisaient pas à celle-ci. Cet événement se démarquait des autres pour plusieurs raisons : sans compter le fait qu'il calomniait d'autres groupes étudiants, il n'invitait pas non plus, de par son format et son ton, ni aux partages d'idées, ni à la discussion, et semblait surtout chercher à outrager.

Vous l'auriez sans doute remarqué, la description de cet incident reste un peu vague. Vague, car bien que les déclarations du premier club auraient pu soulever d'intéressants débats sur le fonctionnement et l'utilité de certaines associations étudiantes, c'est une autre polémique qui refit surface dans les bureaux du *Délit*. Quand est-il bon de couvrir un tel incident et à quel moment cette couverture risque-t-elle de donner une plateforme aux minorités haineuses ou aux *trolls*? Lorsque les organisations ciblées ne veulent pas ébruiter l'affaire, et de surcroît quand l'événement n'a qu'une vingtaine d'intéressés, est-il vraiment nécessaire d'en publier les détails?

D'un autre côté, en s'autocensurant, non seulement nous coupons court aux échanges d'informations entre les membres d'un même campus, mais nous permettons

aussi à des groupes qui disséminent des idées douteuses d'échapper à l'examen public. La communication se coupe et chacun se referme ainsi sur soi-même.

En terme d'événements controversés, certains se rappelleront peut-être de l'affiche «*Make Canada great again*», qui avait été aperçue aux alentours du campus en novembre dernier. Cette dernière se voulait islamophobe, anti-communiste et homophobe. L'incident avait pris des ampleurs nationales et avait fait le sujet d'articles dans plusieurs publications (*CBC*, *Metro* et *Montréal CTV*). Suite à cela, McGill s'était vue obligée de publier un communiqué qui tenait à «*affirmer haut et fort que le message véhiculé dans ces affiches, tant dans le libellé que dans les images, est contraire aux valeurs de l'Université McGill*». De ce fait, ces quelques affiches et leur message, qui auraient pu n'être vus que par poignée d'habitants de la communauté de Milton-Parc, atteignirent un public de plusieurs milliers de personnes – sûrement au-delà des espérances de leurs auteurs. La publication de cette controverse dans les journaux et sa grande visibilité avaient permis à McGill de réaffirmer et rassurer les étudiants sur le fait que ce genre de discours ne serait jamais toléré au sein de cette université. Cependant, on ne put s'empêcher de ressentir le malaise qui flotta sur le campus pendant les jours qui suivirent.

En tant que journalistes en formation, il nous faut nous amarrer au peu de pispacité qui nous est bon d'obtenir. Tant que ce genre d'incidents ne se transforme pas en problème récurrent qui soulignerait un enjeu plus systématique, ce n'est pas gênant d'en passer outre.

Ainsi, nous ne publierons pas les détails de la première affaire car elle ne le mérite pas. Espérons que nous avons fait le bon choix. ☹

Cette semaine

Des vaccins non-disponibles aux Services de Santé.

Après l'entrée en vigueur, en janvier 2017 d'un règlement abolissant les frais accessoires liées à certains soins couverts par la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ), les Services de santé pour les étudiant-e-s (*Student Health Services* en anglais, *ndlr*) ont annoncé qu'ils ne seraient plus en mesure d'offrir certains services de vaccinations aux étudiant-e-s. Les vaccins concernés étant:

- Vaccin contre la grippe
- Vaccin contre les infections du papillomavirus humain
- Vaccin contre la méningite
- Vaccins contre l'Hépatite A et l'Hépatite B

Les Services de santé mcgillois rappellent toutefois que les étudiant-e-s souhaitant se faire vacciner peuvent toujours se voir prescrire ce type de vaccins en les achetant en pharmacie pour se faire vacciner par la suite.

Pour plus d'informations: www.mcgill.ca/studentservices/vaccines. ☉

«Une critique de l'état d'Israël n'empêche pas les étudiants israéliens d'accéder aux services de SSMU ni ne les ciblent spécifiquement.»

C'est ce que le réseau d'Action BDS McGill a écrit dans son email de pétition pour dénoncer la décision du Conseil des Directeurs. Celui-ci a ratifié un jugement de la Commission Juridique à propos de la motion ayant défini BDS comme inconstitutionnel. ☉

À suivre...

AÉUM: Fermeture prochaine du bâtiment Shatner

Annoncé à travers un événement sur la page Facebook de l'association, l'Association des étudiant-e-s en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM, SSMU en anglais, *ndlr*) a confirmé que le Centre Universitaire Shatner fermera pour cause de travaux en 2018.

L'AÉUM a annoncé que les travaux débuteront le 15 février 2018 et se poursuivront jusqu'au semestre d'hiver 2019. Dans un courriel au *Délit* en mai dernier, l'administration mcgilloise avait précisé que l'Université prévoyait de: «remplacer les systèmes mécaniques désuets, dont le système de ventilation.» selon Jean Ouellet, directeur à la Gestion de projets et Gestion des installations et services auxiliaires.

De nombreux-ses étudiant-e-s semblent avoir fait part de leur frustration sur les réseaux sociaux quant à l'annonce d'une telle fermeture, déplorant le manque d'informations précises sur la question. Les premiers éléments de réponse seront donnés le 12 octobre prochain à l'occasion de la session d'information organisée par l'association. ☉

BAD BOY CLUB MONTRÉAL

2017 BLACK & BLUE

LUMINOUCITY

ÉVÉNEMENT PRINCIPAL 8 OCT

> 22:00 - 10:00
CENTRE PIERRE-CHARBONNEAU > OLYMPIC PARC > 3000, RUE VIAU

DJ KEV-J > MONTRÉAL DJ EREZ BEN ISHAY > TEL AVIV
ROGER SANCHEZ > NEW YORK VICTOR CALDERONE > NEW YORK

PASSES VIP ET BILLETS > WWW.BBCM.ORG
AUTRES POINTS DE VENTE >
GARÇONS SCULPTEURS, BOUTIQUE ARMADA, THE MEN'S ROOM TORONTO, PRIAPE ET G.I. JOE

PARTENAIRES SUBVENTIONS > Québec TOURISME / MONTREAL

GRANDS PARTENAIRES: WIREMAG, NEXUS, MOJO, GARÇONS SCULPTEURS, AIR CANADA, EDGEMEDIA NETWORK, My Gay Toronto, INspired Media, MEN'S ROOM, LSM, fugues, PINK, a&u

PARTENAIRES MAJEURS: WIREMAG, NEXUS, MOJO, GARÇONS SCULPTEURS, AIR CANADA

PARTENAIRES ASSOCIÉS: LE CHÂTEAU DE MONTRÉAL, DanCaycool, bagage, INTERCONTINENTAL, GGN, ledélit, McGill Daily, SAUNA OASIS, SAUNA CENTRE-VILLE

PARTENAIRES SIMPLES: Actuel, PUBLICITE SAVOIR, NETO, SAUNA OASIS

PARTENAIRES SOCIO-CULTURELS ET SPORTIFS: MONTREAL, CENTRE CULTUREL, MONTREAL, MONTREAL, MONTREAL

PARTENAIRES AMIS: P&P, MRB, GET OUT!, PUMP!

SITES PARTENAIRES OFFICIELS: CENTRE PIERRE-CHARBONNEAU | BAIN MATHIEU | THÉÂTRE BERRI | ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE | LE SALOON | BAR AIGLE NOIR | DISTRICT VIDEO LOUNGE | VENDREDIS BRANCHÉS @ CABARET À MADO

- EN DATE DU 20 SEPTEMBRE -

LE PETERSON EST MAINTENANT PRÊT À VOUS ACCUEILLIR

AU CŒUR DU QUARTIER DES SPECTACLES

LOFT TÉMOIN DISPONIBLE POUR VISITE

UNITÉS À 1 CHAMBRE À COUCHER À PARTIR DE 305 000 \$ + TX

LOFTS À PARTIR DE 330 000 \$ + TX

PENTHOUSE À PARTIR DE 794 500 \$ + TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (SUITE 3301)
MONTRÉAL 514 904-8855

LE PETERSON

PLACE-DES-ARTS

LePeterson.com

Israël à un carrefour idéologique

Une conférence au sujet de la lutte interne pour les droits des Palestinien·ne·s en Israël.

SARAH HERLAUT
Le Délit

Organisée par les associations Voix Juives Indépendantes (*Independent Jewish Voices*, en anglais, *ndlr*) et Étudiant·e·s de McGill en solidarité pour les droits humains palestiniens (*McGill Students in Solidarity for Palestinian Human Rights* en anglais, *ndlr*), la conférence réunissait le 28 septembre dernier Lea Tsemel, avocate du Barreau de Jérusalem spécialisée dans la défense des opposants à l'occupation d'Israël, et Michel Warschawski, journaliste et fondateur de l'*Alternative Information Center*, la première ONG Israélo-Palestinienne vouée à la dissémination d'information et l'analyse politique du conflit entre les deux peuples.

Le point de rupture de la politique sioniste

Lors de la présentation de son point de vue sur la situation actuelle en Israël, Warschawski nous a expliqué brièvement les fondations de son argument principal: Israël, et en particulier son gouver-

nement actuel d'extrême-droite, est aujourd'hui à un point de rupture.

Israël a été défini par son fondateur, David Ben-Gurion, comme un pays refusant de marquer des frontières précises, une position assumée par l'un de ses successeurs, Ariel Sharon, au pouvoir

entre 2001 et 2006. Warschawski expliquait alors qu'Israël, à sa création, refusait ouvertement la notion de paix, et surtout la signature de traités internationaux de paix: de fait, signer un traité de paix mène sans détour à la définition de frontières claires entre ce qu'est Israël



CAPUCINE LORBER

et ce qu'il n'est pas.

Warschawski nous explique ainsi que la cohérence politique d'Israël, qui s'est longtemps proclamé comme la seule démocratie Moyen-Orientale, est tout à fait décrédibilisée par le fait que le gouvernement de Benyamin Netanyahu réprime toute voix s'opposant à l'occupation de la Palestine. Pour Warschawski (citant l'article d'Abraham Burg «*La fin du sionisme*», («*The End of Zionism*», en anglais, *ndlr*)). Israël ne peut plus être et Juif, et démocratique. Le mouvement sioniste va donc perdre de la vitesse car sa justification morale se fait plus distante et est de moins en moins défendue par les générations «*post-diaspora*».

Le Droit au service de l'idéologie

Lea Tsemel a rebondi ensuite sur l'évocation de discrimination étatique de la part d'Israël en expliquant que, dans la grande démocratie d'Israël, il vaut tout de même mieux être d'accord avec le gouvernement Netanyahu. Elle a déploré le fait que chaque initiative, même des plus pacifiques, manifestant son opposition à l'occupation de la Palestine est rapidement interdite

et ses dirigeants souvent incarcérés pour terrorisme. Les réseaux sociaux sont également surveillés par le gouvernement. En jouant sur l'ambiguïté de la définition de ce qu'est une «*menace à la nation*», le droit israélien laisse une grande liberté d'interprétation à ses textes de lois, et Lea Tsemel déplore l'emploi d'un double-standard justifiant le déni de certains droits aux Palestiniens.

BDS: symbole de la transition générationnelle en cours?

Suivant ces présentations de leurs domaines respectifs, plusieurs questions ont été posées aux intervenants. Inévitablement, le sujet du mouvement *Boycott, désinvestissement et sanctions* (ou BDS, *Boycott Divest Sanction* en anglais, *ndlr*) est abordé: Michel Warschawski décrit alors l'initiative comme une réussite qu'il n'aurait su imaginer il y a 10 ans. Optimiste à propos du changement de paradigme en Israël et au sein de la communauté internationale, Michel Warschawski conclut sa présentation en décrivant la nouvelle génération de la communauté juive, d'Israël ou non, comme l'élément déterminant du futur d'Israël et de ses frontières. ☉

La semaine du consentement

McGill accueille, comme chaque année, des ateliers autour du thème des violences sexuelles.

LISA MARRACHE & LÉANDRE BARÔME
Le Délit

Chaque année, le Bureau d'intervention, de soutien et d'éducation contre la violence sexuelle (*Office for Sexual Violence Response, Support and Education*, O-SVRSE en anglais, *ndlr*) organise la semaine du consentement (*consent week*), dédiée à parler de l'importance du «oui» et à aider les survivant·e·s.

Se concentrer sur son bien-être

Plusieurs activités se concentraient sur l'importance de prendre du temps pour soi. Parmi celles-ci, le *Délit* participait au *self-care corner*. Dans le but de promouvoir un espace sécurisé dans lequel chaque participant·e pouvait prendre un moment de sa journée pour se reconnecter avec soi-même, cette activité invitait les étudiant·e·s à visiter les différents jardins de la maison autochtone de McGill (*First people's house* en anglais, *ndlr*). Plusieurs

plantes furent touchées et goûtées pour réaliser la cérémonie de purification autochtone traditionnelle. Alyse et Bianca, les facilitatrices du *self-care corner*, parlèrent beaucoup des bénéfices à être «*en connexion avec la nature*». Pour elles, la nature permet de «*guérir et de passer à autre chose*» durant les moments les plus difficiles. À la fin de l'atelier, Bianca tend à chacun des petits pots pour planter des germes. Chacun·e écrit alors une résolution visant à améliorer son propre bien-être. La floraison symbolisera alors la réalisation de la promesse.

Se concentrer sur ses émotions

Nous nous sommes également rendus à l'atelier «*Expression de soi à travers l'art*» («*Self-expression through art*»), une démonstration d'art-thérapie. Le but de cette pratique est d'exprimer ses émotions, et potentiellement de combattre un traumatisme, à travers des créations artistiques et de la méditation. L'expérience commence

dans une pièce aux lumières tamisées: l'organisatrice nous suggère de fermer les yeux et d'imaginer un arbre (l'endroit où il pousse, ses racines, ses feuilles, ses couleurs...). Il nous faut ensuite imaginer si l'arbre reçoit assez d'eau et de soleil. Une fois la méditation terminée et l'arbre visualisé, notre guide nous incite à dessiner

notre arbre en utilisant l'abondance de matériel à notre disposition: pastels, feutres, gouache, crayons de couleurs, coton-tiges... Le dessin se fait au son de musique relaxante, dans un silence apaisant. Une fois notre œuvre terminée, on nous encourage à présenter notre arbre et à discuter à tour de rôle, à la manière d'une

thérapie de groupe classique. Au total, l'expérience dure deux heures, et est décrite par un des participants comme: «à la fois intrigante et apaisante». Si l'aventure vous intéresse, vous pourrez trouver le matériel nécessaire dans une «*ruche d'art*» (*art hive*) dans le bâtiment d'Éducation.

Déroulement de la semaine

La semaine a aussi été marquée par la possibilité de découvrir les différents organismes montréalais engagés dans la lutte contre les violences sexuelles tels que le Centre pour les victimes d'agression sexuelle de Montréal. Émilie Marcotte, conseillère en intervention en matière de violence sexuelle de l'O-SVRSE a expliqué que, pour la première fois cette année, la semaine du consentement durait deux semaines au lieu d'une, ce qui permettait «d'élargir la conversation», notamment à travers des événements tels que la pièce de théâtre *Persephone Bound* qui expose la «réalité d'une survivante». ☉



PRUNE ENGÉPANT

Socialisme: idéologie en crise?

George Harbison vient à McGill pour parler des conséquences du communisme.

LISA MARRACHE
Le Délit

Les victimes du socialisme. Tel était le nom donné à la conférence organisée par l'association *Conservative McGill* lundi dernier sur le campus. Avec George Harbison, commentateur politique et dirigeant financier, en tant que conférencier, la salle évoqua les conséquences humaines du socialisme durant les trois derniers siècles.

Une atmosphère pesante

Harbison fait salle comble, environ 50 étudiants se sont déplacés en ce lundi 25 octobre pour écouter ce qu'il avait à dire. À peine la conférence commencée, qu'une atmosphère tendue s'installe: une musique dramatique, des photos de corps inertes qui défilent annoncent la couleur des prochaines heures. Jordan Sinder, président de l'association *Conservative McGill* commence en expliquant que le but de cet événement est de «mettre en perspective le nombre de morts causé par le communisme». Une présentation des politiques de Lénine, Staline, Mao et Pol Pot

anime la première heure du discours d'Harbison. À chaque fois, une phrase de conclusion récapitule le nombre de morts associé à chaque dictateur. La fin de son discours approchant, Harbison énonce un dernier nombre pour conclure: 94 millions. D'après lui, c'est le nombre total de personnes décédées à cause de l'idéologie communiste. Avant d'ouvrir la période des questions-réponses, il finit avec la phrase suivante: «On m'a appris les horreurs causées par l'esclavage, par l'holocauste, par la colonisation mais pour une raison ou une autre on ne parle jamais des horreurs causées par le communisme» Une phrase à laquelle beaucoup de participants réagiront dans la prochaine demi-heure.

Un dialogue qui s'envenime

Une longue période de dialogue entre le conférencier et les étudiants prend place une fois la présentation finie. Les questions sont nombreuses car il semblerait que plusieurs étudiant·e·s n'aient pas été convaincus par la présentation d'Harbison. Beaucoup lui reprochent de montrer «des données brutes manquant d'analyse

et de contexte». Plusieurs l'ont trouvé biaisé et une personne de l'audience demanda même: «Les pays capitalistes ont aussi commis des erreurs ayant coûtés la vie à des centaines de personnes. Comme les États-Unis avec l'invasion de l'Iraq par exemple. Pourquoi n'en parlez vous pas?».

D'autres, au contraire, semblaient en complet accord avec la présentation et commentaient sur le fait que si le socialisme est aussi populaire aujourd'hui c'est à cause «d'un système éducatif socialiste avec des professeurs qui profitent de leur pouvoir pour véhiculer et forcer leur idées politiques sur leurs étudiants.»

L'événement s'est fini sur une dernière critique accusant Harbison d'avoir présenté ses informations sous forme de propagande. Une critique à laquelle il répond «Je sais, je le fais exprès car la gauche le fait aussi.» Alors que la conférence est maintenant terminée, les étudiants n'ont pas dit leur dernier mot et nombreux sont ceux qui restent dans les couloirs à parler de leurs différents politiques et de leurs réactions quant aux informations et nouvelles choquantes qui leurs ont été présentées aujourd'hui. ☹



MONTRÉAL

L'industrie pour redonner vie

Une Conférence Canadienne sur le recyclage et l'économie circulaire à Montréal.

LUCE ENGÉRANT
Le Délit

Ce mercredi 27 septembre, Montréal accueillait la Conférence Canadienne sur le *Stewardship* (*Canadian Conference on Stewardship*, en anglais, *ndl*). Ce congrès bi-annuel réunit des participants provenant des milieux privé et public autour du thème de la Responsabilité Élargie des Producteurs (REP). D'après l'organisateur principal, Mark McKenney, cette édition 2017 était l'une des plus importantes avec environ 400 participants.

Une conférence créée pour les producteurs

La conférence, dont la première édition avait eu lieu en 2005 à Toronto, a d'abord été créée comme forum de discussion pour des compagnies privées. M. McKenney explique: «Les compagnies, régies par des lois [environnementales]



qui faisaient du recyclage ou de l'éco-design de leurs côtés voulaient pouvoir discuter ensemble de ce qu'elles faisaient, de ce qu'elles aimaient et n'aimaient pas». Depuis, la provenance des participants s'est élargie. L'édition de 2017 ne comptait

qu'un tiers de ces compagnies dites «productrices», contre presque un tiers de participants issus du gouvernement municipal ou provincial, et un tiers d'exposants (recycleurs, consultants, fournisseurs).

Malgré tout, l'emphase reste sur la responsabilité des producteurs. L'orateur principal, M. Jean Lemire, écologiste et cinématographe Québécois, incite chacun des participants, quelque soit leur industrie, à être «leader dans ce qu'il connaît de mieux» pour créer «un moment autour du développement durable».

Accent sur l'économie circulaire

Le thème de cette édition 2017 était l'économie circulaire. D'après la définition de l'Institut de l'économie circulaire, ce concept cherche à remplacer le «schéma linéaire de production: matières premières extraites > production > consommation >

déchet» en créant des «boucles de valeur positive», soit la réutilisation des matières post-consommations.

Pour M. McKenney, c'est un enjeu très important. Un représentant du gouvernement canadien, délégué à la conférence, confirme qu'en ce moment, l'économie circulaire est un mot à la mode dans le domaine du développement durable.

Un concept qui, d'après la recherche commissionnée par la conférence et présentée par M. Rob Hutton, vice-président du *Innovative Research Group*, pourrait aller au delà de la REP et aider à engager d'avantage la responsabilité du consommateur.

Contexte Québécois?

Pour M. McKenney, l'appariement du thème de l'édition 2017 et sa tenue à Montréal est excellent, car pour lui: «le Québec est très actif dans ce domaine [l'économie circulaire]».

En effet, le partenaire principal de la conférence de cette année, *Eco-Entreprise Québec* (EEQ), vient d'annoncer que l'organisme fera don à la Ville de Montréal d'un système complet de tri et de nettoyage du verre pour le nouveau centre de tri des matières recyclables, qui devrait voir le jour dans l'arrondissement de Lachine.

Une représentante d'*Eco-Entreprise Québec*, conseillère en optimisation de la collecte sélective et présente à la conférence, explique que ceci représente un investissement de 6,7 millions de dollars canadiens. Cet important investissement, qui fait aussi preuve d'innovation, devrait permettre un meilleur recyclage du verre à Montréal.

Pour elle, la conférence offre l'opportunité, entre autres, de parler à d'autres recycleurs de verre, mais aussi d'explorer la possibilité de vendre le verre recyclé montréalais à de nouveaux marchés. ☹

Montréal **renouvelle** son image

Dans le cadre de son 375^e anniversaire, la ville a décidé de modifier son **drapeau**.

MARGOT HUTTON
Le Délit

Denis Coderre, maire de Montréal, a fièrement dévoilé les nouvelles armoiries de la ville, le 13 septembre dernier, aux côtés de Ghislain Picard, chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador.

Ce nouveau drapeau comprend un pin blanc placé au centre, afin de symboliser les communautés autochtones qui étaient absentes des symboles montréalais jusque-là.

Un peu d'histoire

Les premières présences autochtones à Montréal remontent à plus de 4000 ans. C'est la plus ancienne population humaine à s'être établie dans la région. Cependant, lorsque les armoiries de la ville ont été créées en 1833 dans le but de représenter l'essence des peuples fondateurs, les Premières Nations n'avaient plus de présence permanente en ville.

Les quatre principales populations qui composaient Montréal à ce moment étaient les Anglais, représentés par la rose de la mai-



ALEXIS FIOCCO

son Lancastrer, les Écossais par le chardon, les Irlandais par le trèfle et la croix héraldique pour rappeler que Ville-Marie fut fondée comme une ville catholique.

Un nouvel emblème

Il s'agit du premier symbole autochtone à s'imprimer sur le drapeau, puisque les autres

emblèmes ont tous des origines européennes. Ghislain Picard s'est réjoui de la nouvelle, puisque cela témoigne de l'importance de la contribution des Premières Nations dans ce que Montréal est devenue.

Le choix du symbole fut difficile, puisqu'il était nécessaire d'illustrer la dizaine de nations autochtones du Québec. Le choix

se porta finalement sur le pin blanc, symbolisant l'arbre de vie en cosmologie iroquoise.

D'ailleurs, c'est bel et bien cet espèce d'arbre qui fut utilisé pour symboliser la Grande Paix de 1701, marquant la détente dans les relations entre les peuples autochtones et les habitants de la Nouvelle-France d'origine européenne.

Vers un rapprochement?

Pour le chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador, «Les axes sont [enfin] alignés pour un renouveau entre nos peuples», c'est-à-dire entre autochtones et Canadiens.

Il est intéressant de souligner que la date de l'inauguration des nouvelles armoiries concorde avec les 10 ans de l'adoption de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones. Celle-ci n'a été signée qu'en 2010 par le gouvernement Harper, et il a fallu attendre que le Premier Ministre Trudeau arrive au pouvoir pour qu'il demande à ses ministres de la mettre en œuvre, afin qu'Ottawa s'appuie sans réserve sur cette déclaration.

C'est probablement à cause de cette mise en œuvre tardive que les organisations autochtones sont restées sur leur faim en ce qui concerne les applications de la Déclaration. Cependant, le gouvernement actuel semble plus enclin à faire avancer les choses, surtout avec la volonté d'abroger la Loi sur les Indiens, ce qui pourrait renforcer les relations intercommunautaires. ☹

SATIRE

Coup de théâtre

Le **réchauffement climatique** se révèle bel et bien être une **arnaque**.

BERTRAND SAUCIER

C'est avec stupéfaction que la communauté scientifique digère la découverte de la *Scientific Agency for Universal Citizen Environment* (SAUCE, *ndlr*). En effet, le dernier rapport de cet organisme à but non lucratif est sans appel: le réchauffement climatique est un coup monté.

Tout a commencé en 2012, lorsque le philanthrope américain Donald Trump a publié ce gazouillis sur Twitter: «*Le concept du réchauffement climatique est une invention chinoise pour rendre les produits américains non compétitifs*». C'est ainsi que la SAUCE s'est activée pour vérifier s'il y avait anguille sous roche. «*Même si 99% de la communauté scientifique était convaincue de l'existence du réchauffement climatique à l'époque, le fait qu'un homme d'affaires prenne le temps d'écrire 140 caractères pour exprimer son opinion à brûle-pourpoint nous a forcé à reconsi-*

dérer ce que nous croyions vrai», explique Jaime Tamher, directeur de l'agence.

La genèse d'une découverte

En analysant les données climato-scientifiques des 13 jours suivant le gazouillis mentionné plus tôt, la SAUCE a pu constater une

baisse de température par rapport à la moyenne des années précédentes. «*Nous voulions éviter un trop grand échantillon afin de nous assurer d'obtenir les résultats que nous cherchions*», relate Søren Puteson, scientifique responsable du bureau d'éthique de l'agence. Avec ces résultats en main, le doute n'était plus possible: on nous avait menti.

MATT WOLF



La communauté internationale sous le choc

Cette découverte engendre des réactions très vives de la part de différents organismes, notamment *GreenPeace*: «*Nous prenons encore le temps de digérer la nouvelle. Un congrès sera nécessaire pour redéfinir nos objectifs...*», a fait valoir İAGA, porte-parole de *GreenPeace Canada*. «*Mais comme nous n'avions jamais incité les gens à réduire leur consommation de viande, on ne s'est jamais vraiment attaqué sérieusement au problème des changements climatiques, alors cette nouvelle nous enlève un poids sur les épaules*», s'est empressé de rajouter İAGA.

La justice rattrape Al Gore

Suite à cette annonce, l'ancien candidat démocrate Al Gore doit faire face à des accusations criminelles. Rappelons que le candidat avait produit le documentaire *An inconvenient Truth* en 2006, qui proclamait

à l'époque la véracité des changements climatiques. M. Gore est maintenant poursuivi par le Département de la Justice pour propagande, complot et pour la baisse de revenus des pétroliers américains. «*Cet homme [Al Gore] est dangereux! Il a causé des pertes de profit incroyables pour les courageuses compagnies pétrolières américaines. D'apprendre que tout cela n'était que de la propagande nous répugne!*», a lancé Solomon Richman, président du Conseil pour le Bien-Être des Pétroliers. Il poursuit: «*On a des enfants à nourrir! La peine de ce scélérat ne pourra jamais réparer les tords qu'il a causés*».

L'enquête se poursuit

La CIA a lancé une enquête pour dévoiler l'origine de cette arnaque qui a pris des proportions mondiales. «*On penche du côté des Suédois, quoique nous ne laissons pas les Ivoiriens de côté*», a déclaré John Black, porte-parole de la CIA. ☹

Monde francophone

Que s'est-il passé chez les francophones la semaine dernière?

TEXTE PAR MARGOT HUTTON
Le Délit

AFRIQUE FRANCOPHONE

Mardi 26 septembre

Dans un gymnase de la capitale, l'armée a découvert un véritable arsenal: armes en tout genre et divers accessoires militaires. Quatre personnes ont été interpellées, et l'État-major des armées ivoiriennes a appelé tout citoyen à rendre toutes les armes détenues illégalement, selon une information reprise par l'hebdomadaire *Jeune Afrique*. ☉

Dimanche 24 septembre

L'Organisation non-gouvernementale *Survival International*, défendant les droits des peuples autochtones, dénonce les violences perpétrées à l'encontre des peuples Baka et Bayaka au Congo et au Gabon dans son dernier rapport publié le 24 septembre. L'organisation *World Wildlife Fund*, (WWF, Fond mondial pour la nature en français, *ndlr*) est notamment visée, accusée, entre autres, d'expulser illégalement ces peuples autochtones de leurs territoires au nom de la protection de l'environnement, selon un rapport de l'ONG. ☉



AGA & Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invités à son **ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE** :

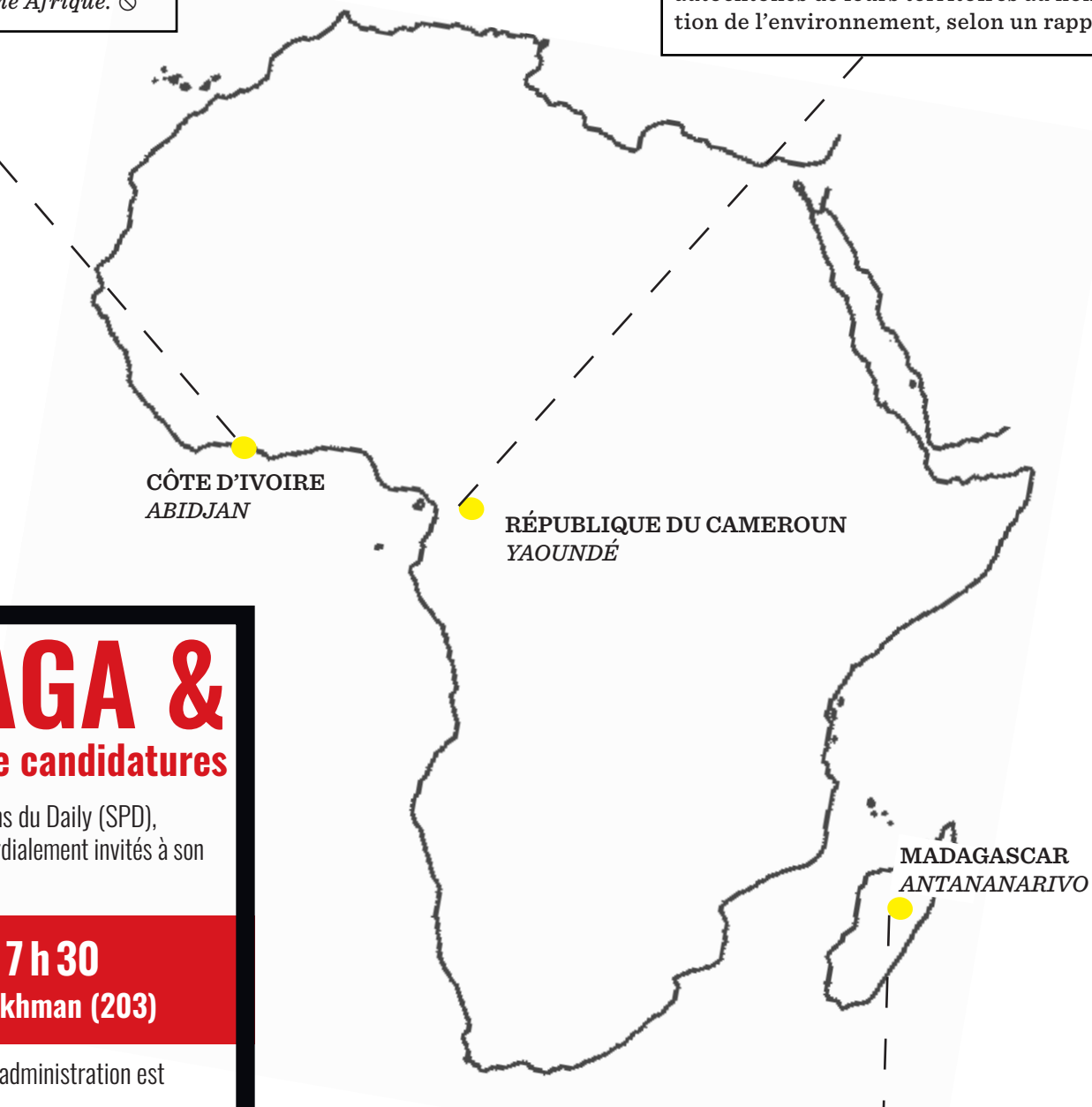
Le lundi 23 octobre à 17 h 30
Pavillon de l'AÉUM, salle Lev Bukhman (203)

La présence des candidat(e)s au conseil d'administration est fortement encouragée.

La SPD recueille présentement des candidatures pour son conseil d'administration.

Les candidat(e)s doivent être étudiant(e)s à McGill, inscrit(e)s aux sessions d'automne 2017 et d'hiver 2018 et aptes à siéger au conseil jusqu'au 31 octobre 2018. Le poste de représentant(e) des cycles supérieurs est également ouvert. Les membres du conseil se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de la gestion des journaux et prendre des décisions administratives importantes.

Pour déposer votre candidature, visitez :
dailypublications.org/how-to-apply/?l=fr



Épidémie de peste

Deux mois après l'apparition du premier cas de peste en août, l'épidémie continue. Quatre personnes sont décédées de la peste pulmonaire vendredi dernier à Antananarivo, selon le ministère malgache de la Santé publique. Ces récents décès alourdissent le bilan à vingt-quatre morts. Le premier ministre, Olivier Mahafaly Solonandrasana, a annoncé la suspension «temporaire» dans la capitale de «toutes réunions ou manifestations», afin d'enrayer la propagation de la maladie. ☉

INFOGRAPHIE PAR GRÉGOIRE COLLET
Le Délit

Déconstruire le désir de déboulonner

Nous devons résister au réflexe de se débarrasser violemment du passé.

BENJAMIN BARTON

La vie d'une statue est difficile. Elle est méticuleusement sculptée par l'artiste afin qu'elle puisse propager ses idées bien après sa mort et, peu importe le niveau de réalisme, aucune explication ne peut s'échapper de ses lèvres de pierre. Elle endure constamment des orages violents, des vents intenses, sans avoir son mot à dire; mais l'élément le plus dangereux auquel elle doit faire face sont les vagues percutantes des changements de paradigme. Les sculptures décapitées des rois et des saints de la France prérévolutionnaire le savent bien, ravagées par le triomphe des Lumières sur l'oppression de la monarchie et de l'Église catholique. La statue du poète polonais Adam Mickiewicz

subit le même sort, détruite par les Nazis lors de l'invasion de Cracovie et érigée de nouveau à leur expulsion. Chez nous, un homme de métal sur *Lower Field* est parfois sujet à controverse: James McGill, le fondateur écossais de l'université, marchandait fourrures — et esclaves. Alors qu'aujourd'hui nos valeurs progressistes exigent souvent des changements de paradigme, et que les statues controversées tombent fréquemment au sud de la frontière canadienne, James McGill devrait-il craindre pour sa statue? Si l'on considère les leçons des polémiques autour d'autres monuments historiques, la réponse devrait être non.

La violence à Charlottesville en août, où trois Américains sont morts, provoqua une discussion explosive sur l'avenir de tels

monuments aux États-Unis. Un débat local, portant sur le déboulonnement d'une statue du général de la guerre civile américaine Robert E. Lee, devint une polémique nationale lorsque des groupes extrémistes comprenant des néonazis et des militants d'extrême gauche déferlèrent sur la petite ville. Selon le *New York Times*, les deux groupes étaient armés pour le combat, prenant des manifestants antiracistes entre leurs deux feux. L'atmosphère destructrice s'est ensuite étendue à la Caroline du Nord, où plusieurs personnes furent arrêtées après avoir renversé et écrasé le mémorial d'un soldat confédéré. Dans les deux cas, on arracha le débat du domaine de la conversation civile pour le donner aux extrémistes. Que peut-on apprendre de ces événements?

Une violence qui nous rabaisse

Les avis sur les objets eux-mêmes importent peu. Il y a deux raisons pour lesquelles l'on ne devrait pas permettre aux problèmes qui y sont liées de fondre en violence. Premièrement, la violence dominera nécessai-

rement sur la discussion et, en concentrant uniquement l'attention sur les groupes combattifs, on risque d'avoir une image faussée de la situation entière, pondérée en fonction du groupe ayant fini par être le plus violent. À Charlottesville, une femme a été tuée par un suprémaciste blanc qui soutenait le maintien de la sculpture de Lee, chef de l'armée

le nom de Robert Byrd, le vieux sénateur démocrate qui a personnellement bloqué le *Civil Rights Act* de 1964 et occupait des postes de haut rang dans sa branche du KKK, profitant du soutien de son parti jusqu'à sa mort en 2010. Une statue de lui se trouve au siège du Congrès de la Virginie-Occidentale. Une sculpture de Bill Clinton se situe à Rapid City,

« James McGill devrait-il craindre pour sa statue? »

« L'élément le plus dangereux auquel [une statue] doit faire face sont les vagues percutantes des changements de paradigme. »

confédérée. Cet acte étant choquant, la nation fait aujourd'hui légitimement face au fait qu'il reste toujours à peu près 700 monuments liés aux morts de ce pays. Notre choc nous dit de répondre immédiatement aux inspirations de la violence, mais en déviant toutes nos ressources ainsi, on oublie les autres symboles qui pourraient, à l'avenir, facilement devenir des telles inspirations, risquant de choir dans l'hypocrisie.

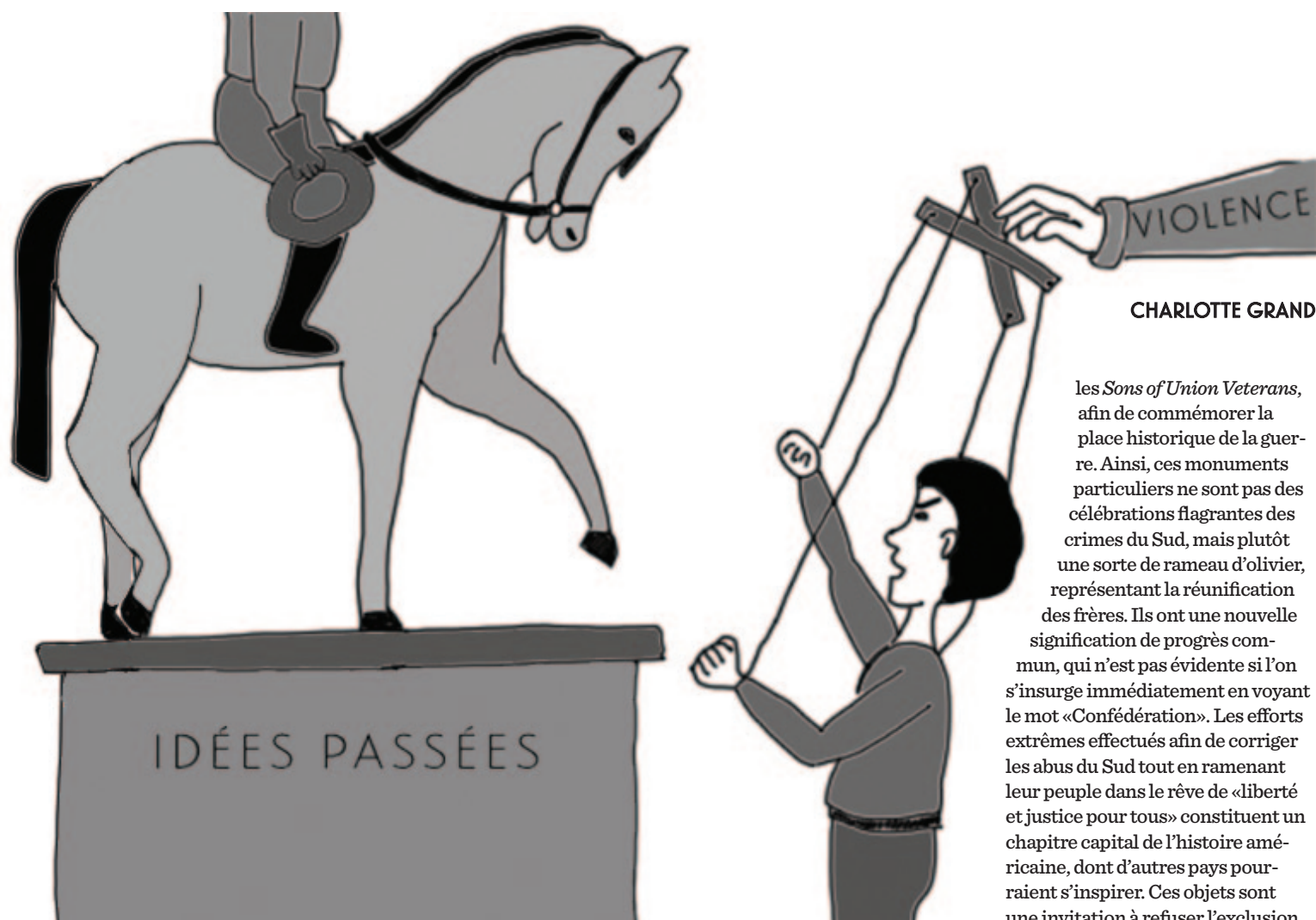
Il y a aujourd'hui 55 endroits aux États-Unis portant

dans le Dakota du Sud, parmi plusieurs autres immeubles portant son nom à travers le pays, malgré au moins trois accusations d'agression sexuelle et viol contre les femmes autour de son mandat présidentiel. En outre, d'innombrables statues, au moins 28 objets et bâtiments officiels, dont une station de métro à Paris, une école primaire en Ontario, et la pièce de dix centimes américaine, portent le nom de Franklin D. Roosevelt, le président progressiste qui emprisonna 120 000 Américano-japonais dans des camps d'internement après l'attaque de Pearl Harbor. On a cependant du mal à voir les contributions récentes de ces figures à la suprématie blanche et à la culture du viol, peut-être parce qu'elles s'alignent politiquement avec la gauche — et puisque nous nous sommes concentrés sur les extrémistes violents qui appartiennent à la droite, nous y restons aveugles et risquons de contribuer à ces problèmes nous-même.

La deuxième raison pour laquelle ce genre d'action physique est inadmissible est plus générale: cela facilite le mélange pernicieux de la violence physique avec la finalité des mots et idées. L'argument est souvent celui-ci: l'expression d'idées controversées est une agression, ce qui a des conséquences physiques, et cette agression sera subie d'une façon disproportionnée par les groupes que l'idée cible. Exprimer ces idées devient alors semblable à la violence physique contre ces groupes. Donc, non seulement ces figures du passé célèbrent des idéaux que l'on ne veut plus glorifier, mais en plus elles doivent être enlevées avec force si nécessaire, si l'on veut que cette violence subtile cesse.



ALEXIS FIOCCO



« Comme le raconte la fameuse blague russe à propos du régime de Staline [...] «l'avenir est toujours certain. C'est le passé qui continue de changer »

Cet argument est pourtant néfaste. Si on l'accepte, on justifierait l'utilisation de la force physique comme riposte à un conflit d'idées. Outre le fait que ce propos est contraire à notre base sociale de libre-échange d'idées, qui encourage le respect mutuel et le progrès collectif vers une société sans répression, il est aussi impraticable. En qui devrait-on mettre sa confiance pour juger où s'arrête la corde raide entre une idée dont on peut débattre et une idée violente? Une loi objective, qui interdirait n'importe quel propos ciblant ceux qui sont sans position de pouvoir social — une étiquette vague destinée à l'interprétation arbitraire d'un juge quelque part? Et qui ferait appliquer ces lois? Une agence du gouvernement, élue par le peuple? Pour ceux qui ne seraient pas à l'aise avec ces décisions gérées par Donald

voir un contraste à ces réactions déchainées contre les monuments mal aimés. Le fait que le suprémiste blanc tueur de neuf innocents tenait un drapeau confédéré dans ses photos personnelles provoqua une réaction viscérale contre ce même drapeau dressé au siège du Capitole de l'État. Le peuple décida que ce drapeau ne le représentait plus. Ils le communiquèrent donc aux représentants locaux, qui écrivirent rapidement une proposition pour l'enlever, et le gouverneur la promulgua en loi. Aujourd'hui le drapeau historique flotte dans un musée, grâce à la seule parole.

Cependant, même si la stratégie non-violente est clairement supérieure, devrait-on toujours reléguer les objets pesants aux musées, les cachant du monde quotidien, même si l'on a le droit

« La réponse n'est jamais moins de parole, mais plus »

Trump, le président dûment élu par le peuple américain, je vous en prie: obligez le gouvernement à conserver la séparation entre les actions et les idées, de peur qu'après la prochaine élection, il vous trouve violents et réagisse en conséquence même si votre crime n'est qu'une idée.

Des histoires complexes

En regardant la réaction du peuple de la Caroline du Sud, quelques semaines après la fusillade d'une église noire en 2015, on peut

légal de le faire? La réponse devrait être prudemment délibérée. Si l'on s'y attaque trop vite, on risque d'oublier les raisons pour lesquelles ces monuments furent érigés en premier lieu, et on nie toute nouvelle signification qui pourrait y être associée.

Prenons encore les monuments confédérés américains comme exemple. Étant donné la perte humaine énorme de la guerre civile, la plus sanglante de l'histoire de la nation, la défaite de la Confédération avait comme

conséquence le besoin d'un effort massif de réunification des deux côtés. Imaginez que vous veniez de gagner une lutte horrible contre votre frère, tout en voulant qu'il reste dans la famille. Comment le réincorporer, sûr qu'il ne répètera jamais ses crimes, mais sans qu'il nourrisse un ressentiment à votre égard? Que feriez-vous pour garder l'équilibre capital entre punition et réintégration? Ce raisonnement eut une importance capitale à l'ère de la Reconstruction. On punit sévèrement le Sud sur le plan légal pour sa trahison, tout en essayant également de reconnaître le coût matériel et humain que ces États subirent. C'est pour cette raison que le Congrès américain promulgua une loi soumettant le Sud à la loi martiale jusqu'à l'adoption par ces États de constitutions protégeant les Noirs, et que le président accorde officiellement un pardon légal aux soldats de la Confédération. C'est pourquoi le 14^{ème} Amendement à la Constitution réduisit la représentation congressionnelle de tout État du Sud qui empêchait aux Noirs de participer au suffrage. C'est également pour cette raison qu'au Cimetière National d'Arlington des centaines de soldats, les confédérés comme les unionistes, sont enterrés les uns à côté des autres. Aussi, c'est pourquoi la plupart de ces 700 monuments à la Confédération furent érigés.

Majoritairement au Sud, mais également au Nord, plusieurs statues dédiées aux morts confédérés furent bâties par des sociétés des vétérans et leurs familles, tels que les *Sons of Confederate Veterans* et

CHARLOTTE GRAND

les *Sons of Union Veterans*, afin de commémorer la place historique de la guerre. Ainsi, ces monuments particuliers ne sont pas des célébrations flagrantes des crimes du Sud, mais plutôt une sorte de rameau d'olivier, représentant la réunification des frères. Ils ont une nouvelle signification de progrès commun, qui n'est pas évidente si l'on s'insurge immédiatement en voyant le mot «Confédération». Les efforts extrêmes effectués afin de corriger les abus du Sud tout en ramenant leur peuple dans le rêve de «liberté et justice pour tous» constituent un chapitre capital de l'histoire américaine, dont d'autres pays pourraient s'inspirer. Ces objets sont une invitation à refuser l'exclusion des autres et à avancer ensemble, sans craindre de rendre la justice. Ce serait une erreur de l'oublier en cachant ces objets à cause d'une mauvaise compréhension de leur signification.

Se pose alors une question. Quand ce symbolisme n'est pas là, quand ces structures sont bel et bien des glorifications retentissantes des horreurs du passé, doit-on les enlever de la vue publique? Pas si vite. Premièrement, on devrait sérieusement se demander si le fait de retirer des rappels des époques honteuses

mène à l'oubli de leurs causes. Leur retrait risquerait de nous rendre aveugles si les graines de ces vieilles idées abominables réapparaissent.

De plus, il est capital de prendre en compte le fait que leur retrait risque d'être utilisé par des opposants dangereux. Il y a toujours plusieurs institutions promouvant la négation de la Shoah, restant sceptiques face aux évidences matérielles. Si l'on démolit demain Auschwitz, cela affaiblirait-il ou renforcerait-il leur argumentaire? Enfin, il serait judicieux de laisser la décision finale à la communauté, déterminée au cas par cas, afin de ne pas créer un standard automatique imposé par le gouvernement. Dans le cas contraire, on risquerait de donner au gouvernement la capacité de dissimuler certains crimes. Comme le raconte la fameuse blague russe à propos du régime de Staline, qui alla jusqu'à enlever des gens ayant perdu ses bonnes grâces des photos officielles, «l'avenir est toujours certain. C'est le passé qui continue de changer.»

Finallement, on doit se poser une question philosophique : où est-ce que la déconstruction du passé s'arrête? Après les événements de Charlottesville, le président Trump demanda en colère: «*Cette semaine c'est Robert E. Lee. Je me demande, est-ce que ce sera George Washington la semaine prochaine? Et Thomas Jefferson la semaine d'après?*» Il fut vivement ridiculisé, accusé d'avoir fait des parallèles douteux. Cependant, les personnes critiques vis-à-vis des actions de ces fondateurs du pays exigèrent que le mémorial à Jefferson, auteur de la Déclaration d'Indépendance, cesse de recevoir des financements publics, parce que ce dernier possédait des esclaves. D'autres insistèrent pour que les parcs portant le nom de Washington, père du pays, soient renommés pour la même raison. Selon leurs arguments, un enfant noir jouant à Washington Park aurait été équivalent à un enfant juif jouant au «Parc de la Gestapo».

Cette attitude suppose que la valeur d'une figure ou d'une institution du passé soit déterminée par les mœurs et erreurs de son temps. Cependant, il est évident que cette position repose sur une base bancaire. Personne ne dirait que l'on est aujourd'hui libéré de toute injustice sociale; est-ce que cela voudrait dire que même ces accusations devraient être condamnées, car ayant été produits pendant une époque problématique — celle d'aujourd'hui? Devrait-on rejeter tout ce qui est dit aujourd'hui car nous vivons dans une époque où il reste des injustices? Des choix arbitraires de préceptes à suivre devraient alors être faits. Des luttes pour le pouvoir s'ensuivraient. Ce n'est pas une fondation solide

« Le retrait [des statues] risquerait de nous rendre aveugles si les graines de ces vieilles idées abominables réapparaissent »

pour une société. Au contraire, les valeurs partagées, qui nourrissent le respect mutuel et la liberté pour tous, en sont une.

Valorisons donc ceux qui incarnent ces idées, surtout quand il était difficile de le faire dans leurs temps, et souvenons-nous de ceux qui n'étaient pas à la hauteur. La réponse n'est jamais moins de parole, mais plus: bâtissons de nouveaux mémoriaux dédiés aux causes qui nous passionnent, et enseignons avec enthousiasme les choix critiquables des figures qui peuplent notre histoire collective, que l'on continue de construire avec nos propres mains et voix. En face de la statue du fondateur de notre université, le rocher Hochelaga se situe fièrement, commémorant les Autochtones, souvent oubliés, de son époque. Ce n'est qu'un exemple de comment James McGill pourrait profiter d'une nouvelle compagnie sur le *Lower Field*, si seulement on la lui donne. ☺

Comment réduire son empreinte écologique à McGill?

Notre société souffre aujourd'hui du gaspillage, de l'abus de malbouffe et du non respect des écosystèmes. Face à cette situation, comment bien se nourrir et respecter l'environnement sans dépenser trop d'argent? Voici un petit guide pour réaliser tous ces objectifs et ainsi réduire son empreinte écologique.

L'empreinte écologique, qu'est-ce que c'est?

L'empreinte écologique est un indicateur et un mode d'évaluation qui comptabilise la pression exercée par les hommes sur les ressources naturelles. Elle est déterminée par la nourriture, l'eau, l'énergie, les transports, les habits, l'habitat ainsi que le nombre de déchets que nous produisons. Les transports sont en première position des facteurs augmentant notre empreinte écologique, suivis par la nourriture. En tant qu'étudiant, il est parfois difficile de réduire son empreinte écologique à travers l'alimentation, faute de moyens, de temps et de motivation. Heureusement, McGill et Montréal offrent énormément de ressources permettant de facilement réaliser les efforts nécessaires afin d'avoir un mode de vie durable.

Faire ses courses éthiquement

Pour le reste de vos courses, une seule et unique adresse: l'épicerie Segal's, au 4001 Boulevard St-Laurent. Tous les produits biologiques et locaux y sont de 20 à 50% moins chers que dans les autres supermarchés. On y trouve également des bacs remplis de légumineuses, principale source de protéines pour un régime végétalien. Ramenez vos propres sacs en tissus ou en papier recyclable afin de limiter encore une fois votre empreinte écologique. Si vous vous aventurez à découvrir les articles inattendus proposés, vous pourrez avoir de belles surprises gustatives. Le tout dans une atmosphère loufoque entre familles, hippies, et hipsters errant dans les allées bondées des produits en vrac.

En bref

Voilà quelques moyens d'être «consommateurs», pour reprendre le terme utilisé par Juliette Mamelonet dans son article « La viande, crime contre l'humanité ». Il est possible de réduire son empreinte écologique à travers l'achat de produits de qualité, bénéfiques à la santé de chacun et bon marchés. Une fois le problème de l'alimentation réglé, il ne reste plus qu'à réduire sa consommation personnelle d'eau, d'énergie et de déchets, prendre les transports en commun et le vélo, n'acheter que des habits en friperies et les conserver le plus longtemps possible afin d'adopter le mode de vie le plus sobre possible.

Le Campus MacDonald

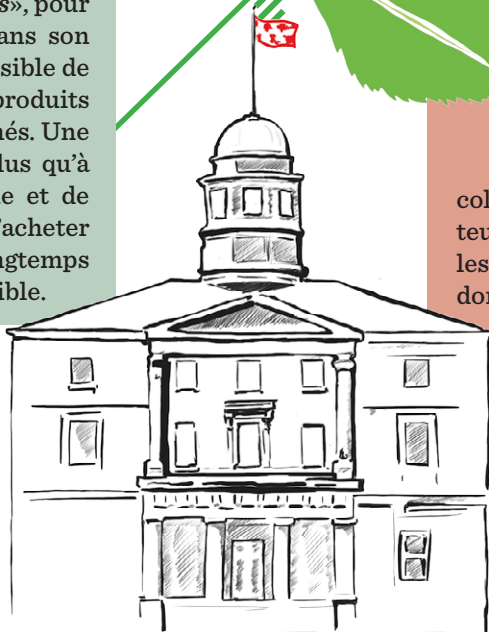
Les solutions les plus efficaces pour faire cela sont de manger végétalien, local et bio. Pour commencer, où acheter vos fruits et légumes? Rendez-vous au Mac Market! Le marché du campus MacDonald est situé à Sainte Anne de Bellevue. Dirigé par Mike Bleho, les étudiants et les employés à temps pleins y font pousser leurs propres fruits et légumes. Quoi de mieux pour manger local que les produits cultivés sur les terres de notre université? Les prix y sont plus bas que dans n'importe quel supermarché et l'ont peut s'y rendre gratuitement en transport en commun avec la navette de McGill. Pour couronner le tout, vous pourrez y rencontrer Faryal Karimian, la vendeuse du marché surnommée « la mère de MacDonald ». Cerise sur le gâteau: préférant donner plutôt que de jeter les surplus de fruits et légumes, l'équipe pourra vous faire quelques cadeaux en prime. Si le campus MacDonald est trop loin pour vous, le marché McDonald vient à nous tous les jeudis rue McTavish de 10h à 16h30. N'oubliez pas votre sac de courses afin de ne pas utiliser de plastique!

Manger sain et gratuitement sur le campus

À McGill, *Midnight Kitchen* est une institution incontournable du bâtiment Shatner. Rendez-vous tous les lundi, mardi, mercredi et jeudi pour un repas végétalien, réalisé à partir de produits récupérés dans des supermarchés et de dons de nourritures destinées à être jetées. On y sert un met principal cuisiné avec des féculents et des légumes. Pour finir en beauté, le repas se conclue sur un gâteau vegan, différent chaque jour! Fonctionnant sur le modèle du bénévolat, les repas sont gratuits. Chacun peut donner ce qui lui convient en fonction de ses moyens. L'ambiance est propice aux rencontres intéressantes dans la file d'attente au quatrième étage. Attention, veuillez à venir au moins quinze minutes avant le début du service à 12h30 si vous ne voulez pas faire trop de queue.

Bonus!

Bonus pour nous-autres étudiants, nos logements en colocation ou petit appartement sont considérés par les calculateurs d'empreinte écologique comme étant les types d'habitats les moins consommateurs, et donc les plus durables. Nous avons donc déjà fait un grand pas en avant, continuons ainsi!



Texte écrit par Paul Bent
Infographie réalisée par Grégoire Collet
Illustrations par Capucine Lorber

Et la lumière fut...renouvelable?

En dépit de leurs vertus, les énergies renouvelables ne sont pas sans poser problème.

SAMUEL FERRER
Le Délit

L'électricité est indispensable à notre aisance de vie – sans blague, essayez de vivre sans frigo, sans pouvoir recharger votre téléphone ou sans radiateur. En somme, l'électricité c'est bien. Oui mais... Une fois ce constat innovant établi, il convient de se demander d'où nous provient notre électricité. Si l'invention de M. Volta a révolutionné nos vies, de nos jours l'électricité n'est plus produite par des disques de métaux et des disques de cotons. Dans le monde d'aujourd'hui, selon le CNRS, l'électricité nous provient à 68% de sources thermiques (pétrole, charbon, gaz), à 16% d'énergie hydraulique, à 12% d'énergie nucléaire et à 4% d'énergie renouvelable (autre qu'hydraulique). Ces rapports de grandeur changent en fonction des pays. En France, près de 75% de la production électrique provient du nucléaire. Au Canada, l'énergie hydraulique représente 58% de la production. En deuxième place arrivent les énergies thermiques qui représentent 20%.

Pour autant, même si les rapports de grandeur varient, les énergies fossiles (thermiques) et nucléaires demeurent les plus utilisées dans bon nombre de pays. Cependant, ces types d'énergie ne sont pas pérennes. Certes, les réserves en uranium nous permettraient de produire de l'électricité par scission pendant de nombreuses années; il n'en demeure pas moins vrai que ce type d'énergie est par nature limité, sans parler des risques associés à sa production. En découle le fait que les énergies «vertes» ou renouvelables seront les énergies du futur, et même du présent.

Entre problèmes...

Ces types d'énergies ne sont cependant pas sans problèmes. Si elles sont effectivement infinies – on imagine mal le jour où il n'y aura plus de vent ni de soleil – ces réserves d'électricité ont une difficulté intrinsèque. Elles n'existent que quand elles le veulent bien – à l'exception de l'énergie hydraulique où la régulation des eaux est déjà relativement bien maîtrisée. Toutefois, même cette dernière n'est pas sans impact environnemental. La construction de barrage hydraulique entraîne souvent de grandes



CAPUCINE LORBER

«Ces types d'énergies ne sont cependant pas sans problèmes. Si elles sont infinies, ces réserves d'électricité ont une difficulté in-

perturbations dans l'écosystème avoisinant la construction, causant inondations et envasement des rivières. En Amérique du Nord, ces constructions bafouent souvent les terres historiquement autochtones.

Le charbon, un litre de pétrole ou une tonne d'uranium; voilà des énergies figées. Il «suffit» de les brûler ou d'en séparer les atomes pour libérer leur potentiel énergétique. On peut donc avoir de l'énergie sur commande. Or, le vent et le soleil

ne se commandent pas. C'est là l'enjeu majeur des scientifiques de nos jours: comment stocker l'instockable?

Et solutions...

La première solution consiste à utiliser des batteries, comme celles utilisées pour les ordinateurs. La surproduction y serait stockée afin de pouvoir la relâcher lors des périodes où la production serait faible et/ou la consommation d'énergie grande. Inconvénient, les batteries ne peuvent pas garder leur charge très longtemps et doivent être régulièrement remplacées. De plus, elles sont souvent composées de matériaux peu écologiques, notamment le plomb et le lithium.

Une alternative aux batteries chimiques est néanmoins en cours de développement. Appelée VOSS (Volant de Stockage Solaire), cette batterie vise à transformer l'énergie électrique d'origine solaire produite pendant la journée en énergie cinétique à l'aide d'un cylindre

de béton tournant sur lui-même. Elle pourrait ensuite être retransformée en électricité le soir grâce aux accélérations et freinages du cylindre. Cette alternative ne peut cependant pas encore être reproduite à grande échelle, car elle coûte cher et nécessite de remplacer certaines pièces régulièrement.

Lueur d'espoir

Cependant, tout espoir n'est pas perdu. La solution pourrait venir d'une expérience que font tous les élèves de secondaire (oui, si tu avais écouté en cours de chimie, tu aurais pu sauver le monde!), nommée l'électrolyse. Cette opération permet de séparer, grâce à un courant électrique, les molécules d'oxygène et d'hydrogène – ou plus généralement, de transformer une force électrique en force chimique. De fait, l'hydrogène est particulièrement facile à conserver. Il peut être liquéfié et transporté, et ne nécessite pas beaucoup de place (contrairement à une centrale nucléaire, une batterie à hydro-

«Cependant, tout espoir n'est pas perdu. La solution pourrait venir d'une expérience que font tous les élèves de secondaire, nommée l'électrolyse.»

gène pourrait être installée dans un jardin). Une fois cette énergie stockée sous forme d'hydrogène, elle peut facilement être retransformée en électricité.

De ce fait, les bâtiments deviendraient autosuffisants en énergie et pourraient réguler eux-mêmes leur afflux en fonction de leur consommation. Peu coûteux, à l'exception de l'installation du système (car l'énergie est produite gratuitement et consommée par le bâtiment producteur), ce type de production pourrait même se généraliser au niveau des quartiers, les bâtiments s'alimentant entre eux.

Pour autant, il reste là deux inconvénients, le premier d'ordre écologique et le deuxième d'ordre systémique. De fait, l'hydrogène produit par électrolyse nécessite une certaine quantité d'eau, ce qui pourrait s'avérer problématique.

«Pour autant, il reste là deux inconvénients, le premier d'ordre écologique et le deuxième d'ordre systémique.»

De plus, la généralisation de ce type de stockage nécessiterait une réinvention de la ville comme foyer de production. Ce dernier point n'est cependant pas réellement un inconvénient. Un esprit avisé le verrait plutôt comme une opportunité, un moyen de se rapprocher d'un respect énergétique de la planète, tout en incitant à mettre ses ressources en commun. ☺

Rap: consciences bipolaires ?

Peut-on consciemment tout pardonner au rap?

SARA FOSSAT
Le Délit

Ces dernières décennies, le genre du rap, et le hip-hop en général se démocratisent, détrônant même le mois dernier le rock à la place du genre le plus populaire aux États-Unis. La tendance est à l'agrandissement du spectre du rap. Ce dernier touche de nouveaux publics, avec de nouveaux styles, et des nouvelles personnalités de rappeurs séduisent.

Les sons sont plus *pop*, plus faciles à écouter. Cependant les œuvres et images des rappeurs n'en restent pas moins chargées de connotations toutes particulières au genre. Les préjugés les associent (trop) souvent à la violence, et aux vices comme l'argent, la drogue et le sexe.

Depuis l'émergence du genre, le rap a toujours été à contre-courant des opinions *mainstream*, un moyen de s'exprimer, controversé, porteur de débat.

Les artistes de la fin des années 1990 puis 2000, ont accentué ces penchants potentiellement risqués. Toutefois, il est objectivement constatable que le spectre des thèmes du rap s'est ouvert. Le genre baigne de moins en moins uniquement dans des thèmes de violence, d'argent, de misogynie, de drogue et de règlement de comptes. Ceci dépend bien sûr du milieu et des centres d'intérêts des artistes, la plupart du temps particulièrement complexes. Le cliché demeure qu'ils sont issus de la pauvreté, s'en sont sorti de façons plus ou moins légales et ont réussi à changer de classe sociale grâce à leur musique.

Plus que dans d'autres genres musicaux, certains artistes du genre ont porté et continuent à porter aussi des charges légales ou criminelles contre eux. Ceci les distingue des

trouve R. Kelly, et ses abus sur des (trop) jeunes femmes, Seth Gueko pour sa belligérance bien connue, ou encore l'américain Kodak Black, en conflit avec la justice depuis l'âge de 10 ans.

«Il s'agit de percevoir la fine limite entre art rapologique ou prose lyrique et subversion potentielle.»

Alors, est-ce de la responsabilité de l'auditeur de se positionner ou non? Ne fait-il simplement qu'entendre ou cautionne-t-il en *écoutant*? Qui est le plus bipolaire dans le rap:

lences conjugales sur sa compagne enceinte, parmi d'autres allégations. Il possède depuis son adolescence un lourd casier judiciaire – il est d'ailleurs fraîchement sorti de prison en mars dernier. En ce mois

de septembre dernier, il a sorti le clip de son titre *«Look at me!»*. Écrit et dirigé par le rappeur lui-même, ce clip dénonce les violences policières et interraciales et pose la

pacifiste sur l'état du monde actuel et le futur de la jeunesse qui doit être apaisée. Le problème est que, somme toute, ce discours est assez surprenant de la part de Onfroy. Ce clip est visuellement prenant et psychologiquement difficile à analyser au premier abord, de par la rapidité des scènes. Il demeure qu'il produit un contraste saisissant dans la tête de l'auditeur et du spectateur, potentiellement connaisseur du passé de l'artiste. Entre les faits divers et les récentes accusations de lourdes violences visant ce dernier, comment ce discours relativement louable peut-il être accepté de sa part? Onfroy se permet de pointer du

l'artiste de commenter l'état du monde en produisant un message plus ou moins positif, en contraste avec ses actions commises dans sa vie privée.

Peut-on tout entendre?

Une des pistes de réflexion qui se présente au premier abord peut être de se questionner sur le but d'un tel message pour l'artiste en tant que créateur. Il semble premièrement essentiel de différencier et séparer les actions de la personne réelle de la société civile, de celles de l'artiste. Cependant, cet effort de réflexion est plus difficile à faire dans les cas graves (meurtre, violence), ou lorsque de tels faits, ayant réellement existé sont relatés dans des chansons, comme *Xxxtentacion* qui aborde les accusations le concernant dans le titre *Roll in Peace «Last time I wifed a bitch she told the world I beat her»* (La dernière fois que j'ai épousé une garce, elle a dit au monde entier que je la battais, *ndlr*).

Faire la part entre des évocations d'actes fictionnels, bien qu'imaginés et la réelle volonté de passer à l'acte, ainsi que la défense de tels propos est la prochaine étape la plus complexe et exigeante pour des auditeurs de rap. Il s'agit de percevoir la fine limite entre art rapologique ou prose lyrique et subversion potentielle. Il y a certes eu des meurtres chez les fans de Chief Keef ou Tupac, mais les statistiques restent les mêmes pour les autres genres. Par exemple, le serial Killer Richard Ramirez était un fanatique du groupe de rock ACDC qui pensait même que des chansons du groupe lui étaient dédiées.

Mais alors, écouter des artistes relève-t-il d'approuver et de donner du crédit à de telles idées ou postures? Se positionne en parallèle à cette réflexion conséquente, la problématique en apparence plus légère du vocabulaire utilisé. Au cœur du lexique du rap se trouvent souvent des propos haineux, misogynes ou violents. Est-ce qu'écouter par exemple

«Mais alors, écouter des artistes relève-t-il d'approuver et de donner du crédit à de telles idées ou postures?»

excès de rockeurs ou des déboires de chanteurs de pop. Leurs problèmes avec la loi se différencient des histoires narrées de manière fictive dans leurs titres. Ce fut notamment le cas des légendes des années 90, Notorious Big et Tupac, à travers des querelles de labels rivaux et de personnalités. Cependant, encore de nos jours, certains rappeurs restent au cœur d'affaires de mœurs ou de violence aux États-Unis comme en France. Pour ne citer qu'eux, on

les artistes tordus ou les auditeurs qui aiment les morceaux de manière contrastée sans pour autant approuver le message des paroles?

Le cas *Xxxtentacion*

Un exemple récent et assez explicite, illustre bien ce problème, qui ne date pas d'hier. Le rappeur américain *Xxxtentacion*, de son vrai nom Jahseh Dwayne Onfroy, déjà controversé et condamné pour vio-

question de l'avenir de la jeunesse. Au cœur du mélange des genres via l'utilisation de ces 3 sections, une scène choc attire particulièrement l'attention.

Cette scène assez perturbante, où l'on voit le rappeur pendu, se suit d'une véritable mise en scène de la pendaison d'un enfant blanc en face d'un enfant noir. Ces scènes choquantes sont ensuite mêlées à des scènes d'archives et de reproductions de crimes raciaux commis aux États-Unis. Le clip se conclut finalement par un discours sur l'égalité et la remise en question de toutes les idéologies suprématistes – toutes couleurs confondues, des violences de blancs sur noirs et de noirs sur noirs. C'est en quelque sorte un monologue introspectif et

doigt les problèmes de crimes raciaux aux États-Unis, de parler de paix et d'espoir pour la jeunesse, tout en étant lui-même encore en probation pour son séjour en prison. Le contexte actuel de problèmes aussi graves et choquants que

«Le contexte actuel de problèmes aussi graves et choquants que ces crimes raciaux nécessite de prendre une position de condamnation claire.»

ces crimes raciaux nécessite de prendre une position de condamnation claire. Ainsi l'auditeur se voit presque obligé d'accepter cette tentative (assez étrange) de

Sale Pute d'Orelsan, qui a provoqué un tollé à sa sortie, jusqu'au procès par des associations féministes, veut dire que l'on cautionne cette façon de parler? Il est certes plus léger de



CAPUCINE LORBER

se défendre pour des associations d'idées que pour des incitations au meurtre ou à la haine. L'idée est qu'il y a une contradiction et un paradoxe intrinsèquement humaine au genre du rap: tant pour les artistes que pour les auditeurs. La fascination pour la musique et

«C'est simplement qu'il est en fait important de s'intéresser à l'environnement, au contexte et aux variables socio-économiques et politiques d'un artiste»

l'artiste peut en fait passer au premier plan particulièrement dans le rap, de manière plus exacerbée que dans d'autres genres musicaux.

Musicophiles, ou psychopathes?

Mardi 26 septembre dernier sortait cette information du *Guardian*, reprise par le journal français conservateur *Valeurs Actuelles*, qui donnait en tête d'article «Les psychopathes

préfèrent le rap à la musique classique». Le résultat d'une étude sur le lien entre musique et psychopathie réalisée par des chercheurs de l'Université de New York (NYU) semblait être la principale source pour avancer cette

journal *Le Monde*, montrant que, finalement, le hip-hop n'est plus un mouvement marginal. L'étude (préliminaire) en question s'est en effet faite sur un échantillon de seulement 200 personnes, en leur demandant leur préférence en

basent sur des morceaux considérés comme moins controversés et violents, et partent du principe que les morceaux de rap le sont dans leur ensemble. Cependant, les morceaux choisis d'Eminem et Blackstreet sont actuellement

bles ou non. Qui dit que les morceaux de The Knack ne cachent pas des propos haineux et peuvent choquer certaines personnes? Même le rappeur Kendrick Lamar, jugé par l'ensemble de l'industrie comme le plus «tolérant» et progressiste, a vu les derniers titres de ses premiers albums accusés de contenir des propos homophobes. Il est évident et parfaitement respectable – et à respecter – que certaines personnes se sentent visées ou touchées par des propos. Toutefois, on peut penser qu'on trouvera toujours à

«Le hip-hop n'est plus un mouvement marginal»

redire, finalement, au rap.

Bande son d'une société en évolution constante dans toute sa dimension expressive et poétique, le genre est intrinsèquement exposé aux critiques. La décision de cas de conscience revient avant tout à l'auditeur, qui doit accepter ou refuser de se disposer à écouter, et entendre ce que l'artiste souhaite communiquer. Cela ne signifie pas forcément qu'il cautionne le fond ou la forme des propos. Simplement qu'il respecte le statut de l'artiste rap et qu'il prenne conscience que la liberté d'expression sous toutes ses facettes est clé du genre. ☹



thèse. Il semblerait qu'encore maintenant une partie de l'opinion publique, française et aussi mondiale, voit les auditeurs de rap comme des marginaux et les pointe du doigt pour leur faiblesse de conscience presque tendancieuse. Cependant cette étude a pu être remise en question par les décodeurs, affiliés au site web du

terme de goût à l'écoute entre «*My Sharona*» de The Knack, du rock datant de 1979, par rapport à «*No Diggity*» de Blackstreet et «*Lose Yourself*» d'Eminem, des années 1990 et 2000. Sans grand étonnement, ceux qui préféreraient «*My Sharona*» (mais aussi «*Titanium*» de David Guetta) étaient les moins psychopathes. Ces statistiques se

légèrement dépassés et plus tout à fait représentatifs du genre dans son spectrum actuel, à mon avis.

C'est simplement qu'il est en fait important de s'intéresser à l'environnement, au contexte et aux variables socio-économiques et politiques d'un artiste (de rap ou d'autre genre musical) avant de juger ses propos comme respecta-

THÉÂTRE

Les intimistes: «Ça n'arrivera plus»

Cinq comédiennes racontent ce qu'elles ne feront plus jamais

CLÉMENCE AUZIAS
Le Délit

Lors d'une soirée fraîche de septembre, la lumière du Café des Oubliettes incite les passants à entrer et apprécier l'un de leurs délicieux sandwiches au fromage fondu. Mais le 29 septembre, les-dits passants pouvaient également s'arrêter plus longtemps et se laisser emporter par le récit des Intimistes. Ce collectif de dix comédiennes se produit chaque dernier vendredi du mois pour présenter un nouveau chapitre composé de quelques textes écrits par elles et rendus les plus intimes possible.

Le soir du 29 Septembre, Laurence Perrault, Tania Arana, Audrey Lavigne, Sandrine Quynh et Sarah Keita ont donc conté leur 7ème chapitre, intitulé «ça n'arrivera plus!» devant une petite audience pendue à leurs lèvres qu'elles ont embarquée dans une montagne russe d'émotions.

Des récits en montagnes russes

Tout commence avec Audrey et son histoire, au départ banale; un locataire trop exigeant, rien de plus. Et puis l'histoire se prolonge et s'intensifie lorsqu'elle se lance dans le récit de sa relation avec son second locataire. Le public revit leur amitié forte puis leur courte histoire d'amour. Finalement, il s'écroule en même temps qu'elle, lorsque le cancer de celui-ci est dévoilé et que l'histoire s'arrête soudainement sur un deuil intense. À travers ces hauts et ces bas, la comédienne arrive à transporter ses auditeurs de par son ton mais aussi ses expressions qui communiquent ses émotions tout en intensité.

Les spectateurs peuvent par la suite être déçus par une retombée de la force du récit, avec celui de Tania qui raconte les deux chutes de sa vie, certes traumatisantes, mais qui semblent quelques peu superficielles. Les émotions sont moins ressenties et Tania renvoie l'impression de raconter tout simplement une anecdote à une bonne copine plutôt qu'un récit captivant à toute une audience. Cependant le wagon de la mon-

tagne russe reprend en un éclair sa course folle, avec Laurence qui débarque tout en chant et en danse au son de la



musique de son iPhone. Elle continue ensuite à entraîner le public avec son récit déjanté qui raconte comment son amie Sara devient prostituée à l'âge de 14 ans. Présentée littéralement, l'histoire

semble morbide, toutefois sa présence sur scène et sa manière de la raconter comme si elle-même avait encore 14 ans donne un regard nouveau sur le récit.

Un spectacle tout en interaction.

Quand Sarah entre en scène, le déjanté laisse place à l'amour. Elle présente une belle comparaison entre les leggings et l'amour pour ses amis, deux sujets auxquels tout le monde peut s'identifier. Elle laisse ainsi le public avec la tête pleine de réflexions sur qui sont vraiment leurs amis et lesquels ils devraient dès maintenant laisser tomber car ils ne valent finalement pas plus que des leggings de mauvaise qualité qu'on amasse en quantité dans son placard.

Enfin, juste avant le coup de frein final, Sandrine ouvre son cœur en présentant le monstre qui habite son esprit. Un récit qui est certainement le plus touchant de la soirée et fait revivre au public les moments de sa vie qui l'ont forgés telle qu'elle est aujourd'hui. De sa

relation avec sa mère et son père, à ses mésaventures de collègue et lycée, tout y passe et touche tout le monde en plein cœur, faisant couler les larmes.

Et ainsi se termine cette course folle des émotions, de la joie à la tristesse, en passant par la peur et la déprime. Un conte très réussi donc au niveau des sentiments mais également au niveau de la lecture des textes, car chacune arrive à faire sortir les mots du papier avec leurs expressions, mimiques et multiples gestes pendant leur lecture.

Les Intimistes offrent même un petit plus au spectacle en ajoutant un côté interactif. Les auditeurs peuvent eux aussi se livrer à elles en écrivant sur un petit bout de papier ce qu'ils ne feront plus jamais et lesdits papiers sont ensuite lus devant la salle. Cette petite activité de fin de soirée rajoute encore un côté personnel et amplifie la relation indirecte qui s'est développée entre public et comédiennes tout au long du spectacle et ce jusqu'à la dernière minute. ☹

EXPRESSION CRÉATIVE

THÈME DE LA SEMAINE: HORS DU COMMUN

TON LACET

Noeud simple.

Il se noue facilement en deux boucles et protège de façon éphémère deux côtés de la rupture. Il se faufile entre leurs failles, et les force doucement à se rejoindre à l'unisson. Mais les noeuds ne restent jamais simples, et la vie non plus d'ailleurs. Souvent pour durer, il faut doubler. Les joies, les peines, les noeuds. Tout vivre mais deux fois plus.

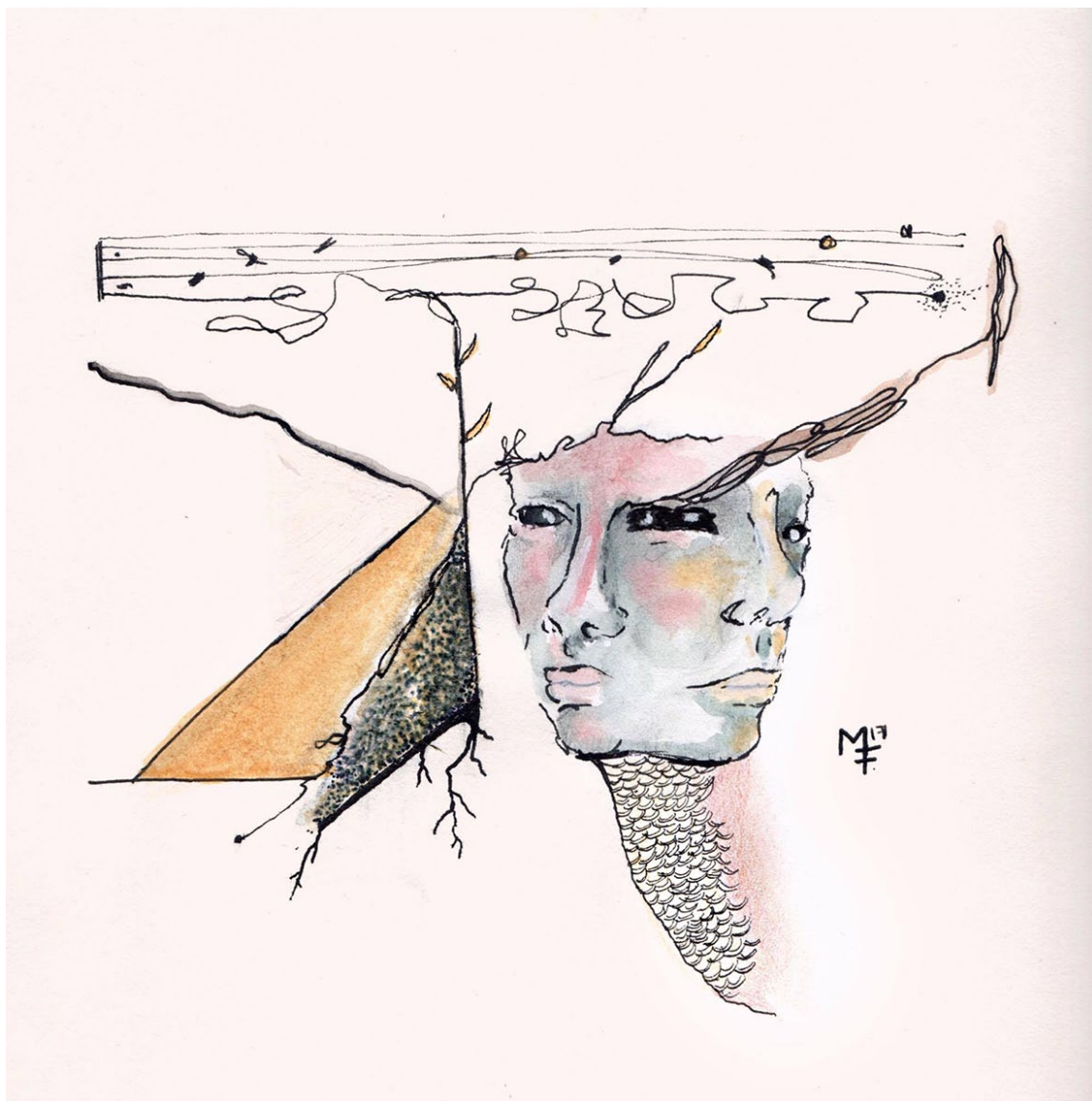
Noeud double.

Les deux bords s'enlacent mais ne s'en lassent pas. Le noeud ne se défait pas et le lacet semble consolider une union improbable, résistant à chaque intempérie. Le lacet n'est qu'un lien faible, une minuscule ficelle qui arrive à joindre deux bouts. Un point commun, en quelque sorte, qui les relie l'un à l'autre.

Et tout ne tient qu'à un fil.

Une fois, le lacet a orné une guitare, et semblait de nouveau unir deux entités en une douce onde: l'Homme et la musique, pour n'en faire plus qu'une.

LOUISANE RAISONNIER



SON SERES (THEY ARE BEINGS)

FERNANDA MUCIÑO



NICOLAS MARBEAU



«HORS DU COMMUN»

C'est ce qui est en dehors. Ce qui est en marge.
Ce que nous voyons peu, voire pas.
C'est parfois violent, quelques fois surprenant
et le plus souvent étrange.

C'est cet enfant qui tient en laisse son chien.

C'est ce chien qui tient l'enfant à l'écart de la
dispute de ses parents, des pleurs de sa jeune
sœur, dans un mouvement dangereusement
gracieux.

C'est ce jeune adulte, pris de folie destructrice,
qui abandonne son corps et fuit le commun, la
norme.

C'est ce spectre qu'on ne distingue plus, qu'on
ne reconnaît plus. Il porte un seul message:
tout doit disparaître.
Faire place neuve au lendemain afin que le
commun nous rattrape.



LE CHIEN ET L'ENFANT, PANTIN, AOÛT 2017 (TIRAGE ARGENTIQUE)



PHOTOS ET TEXTE
ADEL MOHAMEDI
Le Délit

ARÔMES ÉTRANGERS

Ainsi va le temps berçant le feuillage des mœurs
Un coup de vent, certaines s'envolent ailleurs
Tombent
S'agrippent à leurs racines qui jamais ne s'arracheront.
L'amour perdurera dans des saisons à venir
Dans de nouveaux souvenirs gravés dans la sève.
Les années passent et l'humidité s'alourdit, trêve d'armure;
Enlève ton casque, écoute l'étourdissement de nos voix.
Reprenons pied, hier sera comme demain
Et pourtant nos mains se baladeront dans le bain malsain des
arômes étrangers.
En un instant, deux vents contraires mènent les feuilles à som-
meiller dans l'air amer.
L'horizon était trop net pour être honnête, il joue de nos têtes et
les émiette.

ALINA LASRY



TOUT DOIT DISPARAÎTRE, PANTIN, AOÛT 2017 (TIRAGE ARGENTIQUE)

Unity, futur de la technologie à Montréal

Le Délit a rencontré l'équipe de Unity, le moteur de jeu multi-plateforme.

Le Délit (LD): Pouvez-vous nous faire une brève présentation de Unity?

Unity (U): Unity est un moteur de jeu. On ne fait pas de jeux ni de produits pour les consommateurs mais nous faisons plutôt des produits pour les développeurs, artistes, designers, programmeurs pour que eux puissent créer à leurs tours. Unity est une compagnie basée à San Francisco et est aujourd'hui sur 2.2 milliards de *devices* (appareils électroniques, *ndlr*): playstations, télévisions, téléphones. En 2016, il y eu 16 milliards de dollars dépensés pour l'installation de l'application.

[Notre moteur] est un outil similaire à Photoshop, il faut apprendre à l'utiliser et à se familiariser avec lui. C'est pourquoi il existe des cours d'utilisation de Unity.

Unity permet de créer des jeux et d'avoir du succès avec ceux-ci, en faisant des produits commercialement viables. Ses utilisateurs peuvent créer de la publicité pour leurs créations sur le réseau [de notre entreprise]. Dans le cas où le producteur a un jeu qui rencontre déjà du succès, il lui est possible de monétiser ce succès par des *in-app purchases* ou encore par des annonces, publicités ou vidéos. Unity est une plateforme importante et ce mois-ci, 1.2 millions de développeurs l'utilisent.

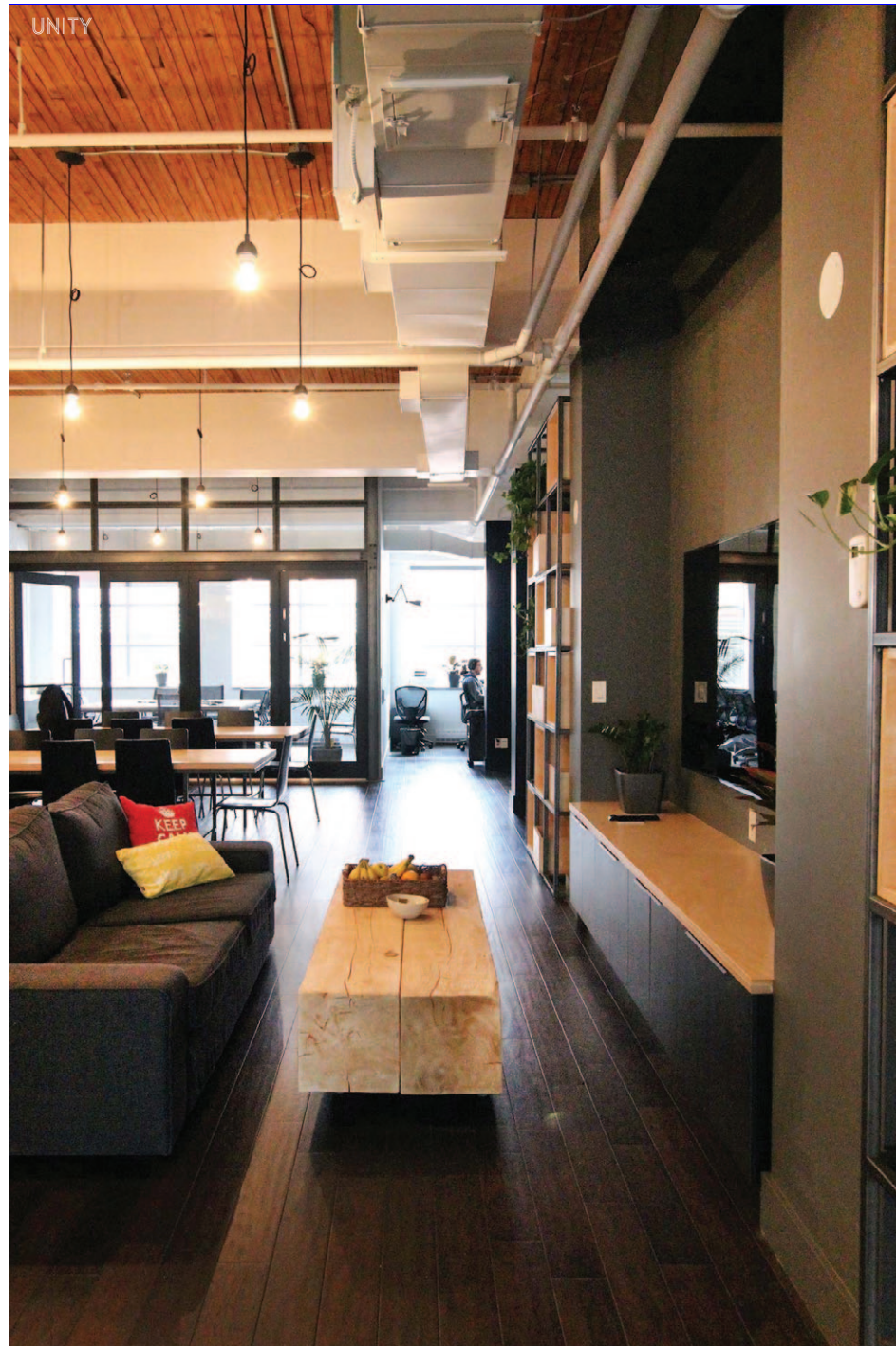
«Unity est une plateforme importante et ce mois-ci, 1.2 millions de développeurs l'utilisent»

LD: Quel était votre rapport à la réalité virtuelle (VR)?

U: [Notre compagnie] ne veut pas se battre sur les plateformes. Elle les supporte presque toutes: Facebook, Microsoft, Google... Cela permet aux développeurs de ne pas s'allier juste à Microsoft. Si un développeur crée un produit sur Unity qui [fonctionne] sur Facebook, Microsoft et autres plateformes, cela réduit fortement les coûts de risque du marché.

« Nous souhaiterions élaborer davantage sur le domaine artistique »

Quant à la place de la VR, elle est encore à déterminer. Quand la télévision est apparue à l'époque, elle était considérée comme dangereuse. Une forte majorité considérait que passer de la radio et du journal à la télévision était une mauvaise idée. Aujourd'hui la même chose se produit avec la VR. Pourtant nous la considérons comme une continuation du télépho-



ne, ni mieux ni pire que les matériaux déjà utilisés. Bien sûr, comme toutes choses, il faut l'utiliser avec modération. Est-ce pire que le téléphone? Pour nous, c'est pratiquement la même chose. Le progrès n'est pas dangereux tant qu'il est modéré. La VR donne une autre option d'évasion, plus attrayante, plus abordable. Les *devices* ne sont pas instables ni complètement

addictifs, pour la bonne et simple raison que l'utilisateur de jeux VR ne peut pas y passer plus de quelques heures. Le joueur a un casque, est connecté à plusieurs fils, tout le ramène à la réalité, donc cela ne peut qu'être une évasion temporaire.

LD: Quelle est la place pour Unity dans l'univers du cinéma?

U: Le futur du cinéma est aussi le présent du cinéma. Ce que nous voulons dire par là c'est que le médium en lui-même est assez mature. Il peut évoluer dans les effets spéciaux ou autres mais l'expérience en tant que telle est relativement mature. La composition en 2D va rester statique, et l'histoire proposée par le 2D ne changera pas par la technologie. Unity n'aidera pas à changer le résultat dans ces scénarios là, mais aidera plutôt à changer la production du résultat. Il est actuellement très coûteux et risqué de faire des illustrations de films. C'est pourquoi elles sont rarement produites. Unity est utile dans ce que l'on appelle les épisodiques, d'une qualité suffisante pour l'audience. Par exemple, Netflix est remplie de séries épisodiques pour enfants. Le but de Unity dans le cinéma serait de démocratiser les moyens de production de film et de créer plus de variété dans le milieu.

LD: Pensez-vous que la VR ou Unity puis-

«Le futur du cinéma est aussi le présent du cinéma. Il peut évoluer dans les effets spéciaux mais l'expérience en tant que telle est relativement mature.»

se avoir une utilité académique pour les étudiants dans le domaine des sciences, de l'ingénierie, ou de l'informatique?

U: L'accès à la réalité virtuelle est limité. Limité par le matériel qui n'est pas encore mature. Il faudrait attendre que le matériel soit plus accessible. Aujourd'hui, les gens estiment que cela coûte cher, que ce n'est pas pratique et pas encore complètement disponible. Il nous semble qu'il faudrait attendre une dizaine d'années avant que cela soit rendu plus accessible.

LD: Comment est-ce que les Montréalais réagissent à Unity, quelle est leur spécificité?

U: Montréal est un hub de technologie. On aurait peut-être pas dit ça de la ville il y a 20 ans. Des arrivées comme Facebook, Google, Microsoft dans la dernière année ont intensifié cette notion de hub. Google était déjà là mais a ajouté un centre de recherches. Les centres de jeux vidéo étaient quand même déjà bien établis mais renforcés depuis les dernières années également.

Unity est venue à Montréal car elle a été attirée par son expertise établie en film. Dans le domaine du film il y a 2000 personnes qui travaillent dans les effets spéciaux. C'est une expertise non négligeable, que nous pouvons engager à Unity. Montréal est donc un bassin d'embauche, d'expertise et même de clients intéressants. Unity s'est installée à Montréal en 2012. En 2015 nous avons doublé, l'année passée également, et il est attendu que ce soit encore le cas cette année.

LD: Parlez nous de vos projets!

U: Nous souhaiterions élaborer davantage sur le domaine artistique, permettre aux artistes de créer avec plus de facilité, et ce particulièrement dans le domaine du cinéma ou du film, car Montréal est connu pour ses festivals cinématographiques assez importants et toujours remplis d'art formidable. ☺

Propos recueillis par
LOUISANE RAISONNIER ET
LÉANDRE BARÔME
Le Délit